

ROBERTO J. PAYRO

Le petit-fils du gaucho (1946)

Partie 3. Chapitre XII

La révolution éclata parce que le peuple n'avait plus d'argent ni de crédit. J'étais parvenu à ce que personne ne s'occupât de moi. Je me dis :

- *Il faut se préparer à faire peau neuve. Faisons le mort et voyons venir. Je ne fais rien de mal. La politique est une série d'accidents dans lesquels on doit « pouvoir être utile ou utilisable » et le prouver, ne fût-ce que d'une façon passive. La société dit : sois riche, ai de l'influence, et tu triompheras. La religion actuelle dit la même chose et exige, comme la société, que l'on garde des formes. Je suis riche, ou plutôt, j'en ai toutes les probabilités et toutes les apparences. Je suis, riche par ma femme, et riche par moi-même, si ce que Rozsahegy dit est vrai. J'ai du talent, ou, ce qui est peut-être préférable, le don de savoir vivre. La question est de ne pas sombrer à trente-cinq ans. Cette époque a fait une grande consommation de jeunes gens. Je puis encore être un homme nouveau, et*

nombre de nos grands hommes n'étaient pas encore sortis à quarante ans. Qui me dit ? ...

Mais je voulus fermer avec une broche d'or ce long chapitre de ma vie en me montrant fidèle, si ce n'est à mes principes, du moins à mes relations et à mes amitiés, et lorsque la révolution éclata, je fus un des premiers à entourer le Président, tandis, que les révoltés s'enfermaient dans la place du Parque et formaient des rondes aux alentours, se bornant à tuer des agents de police pour satisfaire à la nécessité de vengeance contre l'autorité ou ses symboles.

- *C'est une mutinerie militaire* – me dit le Président, m'accordant un instant d'attention au milieu de la tourbe épouvantée de courtisans qui l'entourait –. *Mais l'armée fidèle ne tardera pas à réduire les révoltés.*

- *C'est ma conviction* – dis-je –. *Et si je puis vous être utile à quelque chose... Vous savez que vous pouvez compter sur moi ...*

- *Merci ! Je sais, je sais ! ...*

D'autres l'entouraient, accaparant son attention et l'étourdissant complètement. Il voyait le danger, mais montrait de la confiance et de la fermeté. Ce n'était

pas le pusillanime que ses ennemis avaient voulu présenter : illusionné, oui, comme le prouvèrent plus tard les circonstances, donnant raison à mon beau-père, mais peut-être ne l'aurait-il pas été autant si ceux qui l'entouraient eussent eu un peu plus de sens commun et été un peu moins flatteurs. En somme, le sort en était jeté, et il fallait se montrer beau joueur. C'est ce que je fis, mais je ne parlai pas de me mettre personnellement à la tête de ses troupes, pas plus que de m'enfuir comme un rat d'une maison incendiée.

Cette tranquillité n'était pas le patrimoine de tous. Pepe Serna, par exemple, criait, jurait qu'il fallait marcher sur les révoltés et leur donner tout de suite une fière leçon, sans réfléchir au peu d'efficacité de son projet. D'autres, au contraire, se prenaient la tête à deux mains comme si le cataclysme auquel ils assistaient fût l'annonce du jugement dernier.

L'homme qui m'intéressait le plus, c'était le candidat présumé à la Présidence de la République. Il passa plusieurs fois devant moi, maître de lui, ayant déjà médité toutes les possibilités qui se présentaient, car il avait du talent.

C'était lui qui jouait le plus gros jeu dans la partie, et j'aurais bien voulu connaître sa façon de penser, mais bien qu'il régnât entre nous une certaine intimité, ce n'était pas le moment de lui demander une confession sincère.

- *Que me dites-vous de tout cela, docteur?* – lui demandai-je, cependant, en lui serrant la main.

- *Que la révolution est vaincue d'avance. C'est une révolution passive ...*

Mais ses yeux noirs voyaient dans l'avenir qui sait quels ostracismes et, dans sa figure pâle, d'un ton tirant sur le jaune, encadrée par une barbe châtain foncé et une abondante chevelure langoureuse comme celle d'un musicien, il y avait une expression ascétique, une expression d'angoisse librement acceptée. Se voyait-il, déjà, dans l'avenir, bouc émissaire de tous les péchés de ce court moment historique?

Mon attitude étudiée me conduisit où elle devait me conduire. Le Président était trop obsédé pour s'occuper de moi autrement que je le voulais : il savait que je ne l'avais pas abandonné, et rien de plus. Ceux qui étaient sûrs de triompher, me

trouvaient trop tiède pour me faire partager leurs rêves ... Ceux qui craignaient la déroute me voyaient trop partisan de la situation pour m'inviter chercher autre chose ... Ceux qui étaient sensés, pensaient probablement comme moi. De sorte que je fus à la fois une entité appréciable et négligeable pour tous, ce qu'il fallait démontrer.

Je revins tous les jours me présenter au Président jusqu'à ce que la révolution, se voyant vaincue, capitulât. Je me retirai alors chez moi.

La révolution tomba et avec elle, par contre-coup, quatre jours après, le Président de la République, contre qui se soulevèrent la populace, la jeunesse turbulente et quelques-uns de ceux qui l'avaient entraîné aux pires extrémités, afin de prouver qu'ils n'y avaient aucune participation. Et, ainsi, s'en alla, entre les huées, un chef qui n'eut peut-être pas d'autre tort que celui de s'être trop fié aux forces du pays et à la loyauté de ses amis.

Eulalia, qui n'avait pas trouvé mauvaise mon apparente fidélité, me dit, à la fin :

- *Je crois qu'ils ont bien fait de le*

renverser.

- *Il me semble aussi.*
- *Mais tu le soutenais.*
- *C'était mon devoir.*
- *Ce que tu me dis me fait plaisir – et son regard me pardonnait bien des choses.*

Je pensai à Maria et je reconstituai le dialogue que nous aurions sans doute eu tous les deux dans les mêmes circonstances :

- *Obéiras-tu à ton devoir ou à ton intérêt?*
Protestation violente de ma part.
- *Enfin, tu devais comprendre que le gouvernement ne tiendrait pas. L'aider, c'était aider ton intérêt, non tes principes.*
- *Mes principes ? Tu l'as dit ! Dans ces pays adolescents, il faut maintenir à tout prix le principe de l'autorité.*

Et la discussion n'aurait jamais pu se terminer, alors qu'avec Eulalia elle eût le plus heureux dénouement : se sentir aimé et admiré par une femme qui n'a rien de vulgaire, c'est toujours le plus heureux des dénouements lorsqu'il se déroule dans un cadre élégant et confortable.

Quelques jours après, mon beau-père vint me voir.

- *Il faut que tu me donnes un pouvoir*

général pour administrer tes biens ...

- *Oh! don Stanislas ! Je puis bien continuer à les administrer moi-même, comme je l'ai fait jusqu'ici.*
- *Non, ce n'est pas la même chose. Vous êtes un écervelé. Et de plus, il faut de l'argent comptant.*

Je lui donnai le pouvoir. Il fit des merveilles. Il écarta d'abord toutes les reconnaissances qui étaient signées par des prête-noms, diminuant ainsi notablement ma dette. Il céda aux Banques, en paiement, les terres et les propriétés d'un avenir douteux, et, m'avançant la somme nécessaire, environ cent cinquante mille pesos, me rendit propriétaire d'au moins un million.

- *Tu vas récupérer ces cent cinquante mille pesos en décuplant en ressources ce que ta dette te coûtait. Dans peu d'années, vous aurez deux à trois millions.*

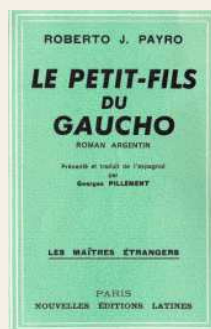
Le pauvre Vazquez, pendant ce temps, vendait tous ses biens pour payer ses créanciers parce qu'il n'avait pas un liquidateur comme Rozsahegy. La baisse était telle que, bien qu'ils valussent une fortune, mon beau-père les racheta pour soixante mille pesos, me promettant de les céder à Eulalia pour la même somme quand

je le voudrais, au moyen d'un transfert privé. Et il me dit :

- *Tu te plaignais que je ne donnais pas de dot à Eulalia. Tu as là au moins trois millions ... N'aie crainte, si tu ne fais pas de folies, ce que tu gagnes et ce que je donne à ta femme, suffiront largement maintenant ... Quand je mourrai ... ce sera autre chose.*

Mais je ne désirais même pas que mon beau-père mourût, malgré l'héritage incalculable. La fortune de don Stanislas a été d'autant plus une fortune pour moi que je ne l'ai jamais eue à portée demain alors que tout le monde la croyait à moi. Le crédit est inépuisable ...

Traduction de Georges PILLEMENT



Notes de Bernard Goorden, autre traducteur de Roberto J. PAYRO.

Le Petit-Fils du Gaucho (1946) ; Paris ; Nouvelles Editions Latines ; 1946, 318 p. (achevé à Uccle-lez-Bruxelles, le 9 décembre 1910) = *Las Divertidas*

Aventuras de un Nieto de Juan Moreira (1911) ; Buenos Aires, Editorial Losada, 1944, 302 p.

Une première traduction, très partielle, sous le titre « ***Aventures divertissantes du petit-fils de Juan Moreira*** », a été publiée dans ***La Belgique artistique et littéraire*** (*Revue nationale du Mouvement Intellectuel*), Bruxelles, tome trente-quatrième, janvier-février-mars 1914, pages 173-190. Le nom du premier traducteur n'est pas mentionné mais Arnold Goffin en signe une « *préface* » aux pages 173-175. Voir :

<http://idesetautres.be/upload/PAYRO%20AVENTURES%20DIVERTISSANTES%20PETIT%20FILS%20JUAN%20MOREIRA%20BELGIQUE%20ARTISTIQUE%20LITTERAIRE%201914.zip>

Nous n'avons pas l'intention de revoir la traduction de notre aîné, Georges Pillement, mais nous aurions conservé les prénoms d'origine : Teresa et Mauricio. Nous avons rendu un hommage à Georges PILLEMENT. Voir :

<http://www.idesetautres.be/upload/HOMMAGE%20A%20Georges%20PILLEMENT%20traducteur%20hispanophile.pdf>